

*Heures de Jeunesse*

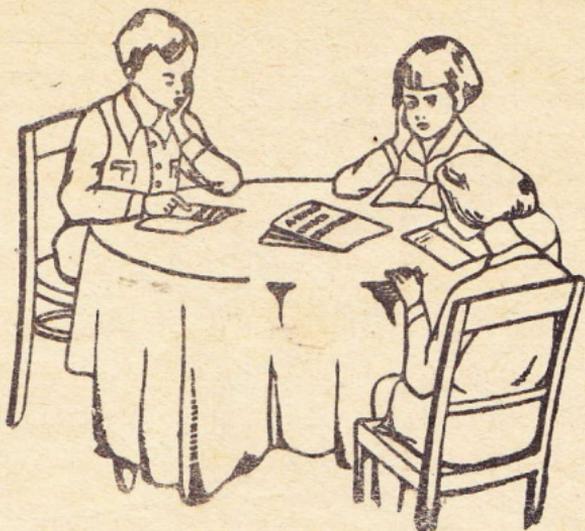
A. HANS

N° 7.

# Jack le Fermier de la Prairie



Edition A. Hans-Van der Meulen, Contich.



A. HANS

Nr 7.

# Jack le Fermier de la Prairie

---

*Edition*

A. HANS-VAN DER MEULEN  
CONTICH.

# JACK LE FERMIER DE LA PRAIRIE.

## I.

Jack était un cow-boy (vacher) chez maître Butler, dans le Kentucky, contrée de l'Amérique du Nord. En ce temps beaucoup de dangers menaçaient encore les habitants de ces contrées. Les paysans y étaient venus comme des pauvres émigrants et ils avaient changé les terres sauvages et incultes en champs riches et fertiles. Ils habitaient dans les maisons en bois entourées de jeunes arbres fruitiers.

Plus loin s'étendaient de vastes forêts, dans lesquelles les Indiens avaient leurs campements. Ceux-ci sortaient parfois de la forêt et aidés par des espions blancs, ils venaient piller les fermes et voler le bétail qui paissait dans les prairies.

Pour pouvoir se mettre à l'abri de ces attaques les blancs avaient construit près de leurs fer-

mes un fort gardé par une troupe de soldats envoyé par le gouvernement. Ce fort consistait en quelques constructions en bois, une petite église et une école; le tout était entouré de hauts murs en briques. Cette clôture était percée de deux grandes ouvertures, de portes qu'on pouvait barricader à l'aide de troncs d'arbres. Ces forts se trouvaient éparpillés sur la Prairie, à une assez grande distance l'un de l'autre. Celui dont nous allons parler maintenant s'appellait fort Clark. A l'approche d'un grand danger les femmes, les enfants fuyaient vers le fort avec le bétail. Les paysans et leurs fils se joignaient aux soldats pour chasser l'ennemi.

Jack, le cow-boy, de John Butler, avait déjà plusieurs fois fait preuve d'une grande vaillance dans les luttes contre les Indiens. Une fois il avait sauvé son maître (1)

Il était orphelin, mais dans la maison de Butler il était considéré comme un fils. Il avait maintenant dix-sept ans; Anne, la maîtresse, et sa fille aînée, Betty l'aimaient beaucoup. L'hiver approchait et le bétail de John Butler n'allait plus paître dans les plaines. Près de la ferme il y avait un enclos bien abrité contre le vent par des collines et c'était là et dans les chaudes écuries que les bêtes se tenaient durant la saison froide.

Jack et Frits, un domestique, devaient les soi-

gner. Betty, la fille et Nelly, la servante, allaient les traire, deux fois par jour.

Un soir, les deux jeunes filles revenaient de leur travail.

— Savez-vous ce que votre père disait hier? demanda Nelly à Betty.

— Que disait-il?

— Il parlait de Jacq à votre mère disant qu'il pourrait bientôt s'établir comme fermier lui-même.

— Il aura dix-huit ans la semaine prochaine, mais il est fort comme un homme de vingt-cinq ans, répondit Betty. Et Jack est très intelligent.

— Il lit beaucoup les livres que le prêtre du fort lui donne. Mais il n'aura jamais assez d'argent pour acheter du bétail. Il y a des terres à volonté et avec des arbres de la forêt il pouvait se construire une maison, une étable et une grange. Mais le bétail coûte cher; où Jack trouverait-il tout cet argent? Un cow-boy ne gagne pas beaucoup.

— Je crois que mon père l'aidera. Tu sais que Jack lui a sauvé la vie? C'était dans une lutte contre les Indiens. Les paysans devaient fuir. Père était blessé et couché dans l'herbe. Lorsque Jack vit qu'il n'était plus dans le groupe il retourna sur ses pas pour aller le chercher. Sur son cheval Bob,

(1) Voir No 4 : Jack, le cow-boy.

il a emporté mon père, qui, Dieu merci, s'est remis de ses blessures. Mon père a donc une grande affection pour Jack. Il a déjà parlé souvent de l'établir dans une ferme.

— Alors sa sœur Maud, ira sans doute habiter avec lui.

— Oui, je pense... Maud est maintenant en service dans une ferme bien loin d'ici. Elle s'y plaît très bien, mais elle préférera probablement habiter avec son frère.

— Leur mère est morte très jeune, n'est-ce pas?

— Oui... et leur père a été tué par les Indiens. Les jeunes filles rencontrèrent le prêtre du fort..

— Jack est-il au camp du bétail?

— Oui, répondit Betty.

— Je dois lui parler... Je viens de chez votre père...

— Est-il arrivé quelque chose? demanda Betty qui pense tout de suite aux Indiens.

— Non, non, tout est tranquille. Je dois parler de tout autre chose à Jack... Vous voudriez bien savoir de quoi, n'est-ce pas? Ne soyez donc pas si curieuses.

Le prêtre continua son chemin en riant.

Il atteignit bientôt le camp. Jack était occupé à renouveler la litière des vaches.

Le prêtre lui fit signe et Jack s'approcha. Il

salua poliment car notre cow-boy était très bien-élevé.

— Jack, dit le prêtre, tu sais que notre instituteur part la semaine prochaine. On lui a offert un poste dans la ville et il veut partir avant la tombée de la neige. C'est une promotion pour lui et il la mérite. Il cherchera un nouvel instituteur pour nous dans la ville, Mais je crains que celui-ci ne puisse venir avant le printemps. Pourtant nous devons avoir quelqu'un pour instruire nos enfants durant cet hiver et j'ai pensé que tu pourrais le faire.

Jack regarda le prêtre d'un air ébahi, puis il partit d'un éclat de rire.

— Moi, devenir instituteur ? s'écria-t-il.

Il appella Frits qui s'approchait avec curiosité.

— Sais-tu ce que le père Humfrie veut faire de moi? Un instituteur ! Un cow-boy instituteur ! Moi, je devrais instruire les garçons !

— Tu pourrais très bien le faire, affirma Frits. Tu a toujours le nez dans les livres quand tu es dans les pâturages. Et tu **sais si** bien écrire et calculer... Combien des gens **des environs** viennent te demander d'écrire leurs lettres et de faire leurs factures!

— Mais j'aime tant les prairies et le grand air;

et vous voulez m'enfermer entre quatre murs !  
reprit Jack.

— Seulement en hiver, jusqu'à ce que le nouvel instituteur vienne, fit remarquer le prêtre.

— Mais je dois aider à battre le blé, père Humfrie.

— J'ai parlé à votre maître et il vous permettrait d'enseigner à l'école durant ces mois d'hiver. Il se tirera bien d'affaires.

— Mais je vous aiderai, quoique je ne pourrai pas toujours être à l'école. Jacq vous pouvez rendre un grand service à notre colonie. C'est précisément pendant les mois d'hiver que l'école est visité par beaucoup de filles et de garçons qui en été doivent travailler dans les champs. Ils ont tellement besoin d'instruction et il n'y a personne ici qui peut remplacer l'instituteur sauf vous; voyons, Jack. dites oui...

— Le maître est-il d'accord?

— Oui, certainement! Il est aussi d'avis que les cours ne peuvent être interrompus.

— Accepte, Jack! dit Frits. Ma foi, c'est un poste bien agréable. Tu sera toute la journée au chaud près d'un bon feu, tu ne devras pas te fatiguer, tu deviendras un beau monsieur.

— Dis donc! tu sais combien j'aime la ferme. Pour moi il n'y a pas de plus beau métier que celui de paysan.

— Au printemps vous quitterez l'école et vous reprendrez votre travail à la ferme. D'accord ? demanda le prêtre.

— Eh bien, je veux essayer, me cela me paraît bien difficile, avoua Jack. Les garçons me donneront plus de fil à retordre que mes vaches! Et en hiver il y en a aussi agés que moi qui viennent à l'école !

— Cela marchera très bien, reprit le prêtre. Et je suis toujours là pour vous donner des conseils. Vous viendrez donc le mercredi prochain. L'instituteur s'en va le vendredi. Ainsi vous aurez deux jours pour vous mettre au courant.

— Si mon maître n'a pas d'objections, j'y serai, père Humfrie.

L'affaire est réglée avec John Butler ! Je vous remercie de tout cœur, Jack; je me sens soulagé d'un fardeau.

Le prêtre partit.

— Eh bien, maître Jack, je vous félicite, dit Frits en riant.

— J'aurais préféré travailler ici.

— Attends, que tu sois de quelques jours à l'école, tu ne parleras plus ainsi.

— Oh! peut-être je m'enfuirai.

— Bah! si les gamins font trop de bruit, tu leur taperas dessus, une bonne fois. Tu as de la poigne et après que tu leur auras fait un œil noir

ou quelques bosses à la tête ils seront bien apprivoisés...

Lorsque Jack et Frits portèrent le lait à la ferme Betty dit :

— Je sais déjà la grande nouvelle. Jack devient instituteur. Le père Humfrie est venu nous l'annoncer.

— J'ai bien peur de ne pas réussir.

— Pourquoi donc? Vous êtes assez instruits. Cela ira à merveille, assura Betty.

— Ne me trouvez-vous pas prétentieux d'avoir accepté?

— Prétentieux ? Mais non ! Qui aurait bien pu remplacer l'instituteur dans cette colonie?

Maître John Butler, le brave paysan et sa gentille femme Anne encourageaient aussi Jack et lui disaient qu'il faisait son devoir.

## II.

C'est d'un air sombre et à pas lents que quelques jours plus tard Jack se dirigeait vers l'école.

Lorsqu'il entra les enfants regardaient avec curiosité le cow-boy endimanché. Le local n'était qu'à moitié rempli mais dans quelques semaines quand le travail dans les fermes diminuerait les

grands garçons et les grandes filles viendraient aussi.

Pendant deux jours Jack eut à écouter et observer le maître mais le vendredi matin il devait se mettre lui-même à la besogne. Le Père Humfrie vint faire quelques recommandations aux élèves ; il leur dit qu'ils devaient être reconnaissants de l'aide que Jack leur apportait.

De cette façon l'instruction ne serait pas interrompue malgré le départ de l'instituteur et il espérait que tous les enfants seraient obéissants et attentifs.

Puis le père Humfrie s'en alla et Jack commença son nouveau travail. Les enfants étaient assis à de longues tables en bois sur de petits bancs sans dossiers. Le matériel était réduit et primitif mais dans la Prairie on était déjà très heureux d'avoir une telle école.

Jack sentit bientôt qu'il était capable d'enseigner et il fit joyeusement son travail. A côté de l'école se trouvait une maisonnette pour l'instituteur mais après ces heures de classe Jack préférait retourner à la ferme.

Un jour en retournant il vit un jeune homme qui travaillait près du rempart du fort. A sa jambe droite était attachée une chaîne avec une grosse boule de fer pour l'empêcher de fuir. Il reconnait William, le prisonnier, qui faisait des travaux forcés. Autrefois il avait été en service

chez John Butler; mais une nuit Jack avait découvert que William était le complice de voleurs de chevaux qui s'étaient introduits dans la ferme de John. William avait alors essayé de tuer Jack, mais il avait seulement réussi à le blesser. Il avait du s'enfuir avec les voleurs car Jack avait crié au secours. Plus tard William fut arrêté par les soldats du fort et condamné à mort. Grâce à l'intercession du prêtre et de Jack on lui avait laissé la vie mais il était détenu au fort.

Il vit approcher Jack et lui dit tout à coup :

— Ah ! voilà le flatteur de manche ! Tu es instituteur maintenant ! Ça doit être beau. Je suis sûr que les garçons en savent plus long que toi. Après tout ce n'est qu'auprès des vaches que tu as appris quelque chose.

Jack s'arrêta.

— Oui, je sais que tu m'en veux William ; je vois de la colère dans ton regard quand je passe par ici.

— N'est ce pas ta faute si je dois traîner ce boulet à mes pieds ! Je voudrais pouvoir te le jeter à la tête.

— C'est par ta propre faute que tu es emprisonné ici. Tu sais que j'ai pris ta défense lors de ta condamnation.

— Ils auraient mieux fait de me pendre ! Cette vie ci est insupportable.

— Sois obéissant et travaille, le jour de la délivrance viendra.

— Garde tes sermons pour toi, hypocrite. Je n'en ai aucun besoin,, dit William.

Un soldat passa par là.

— Est-ce que ce gaillard vous insulte ? On aurait mieux fait de lui mettre la corde au cou ! Un type qui vendait ses camarades aux Indiens ! dit le soldat.

Il était aussi surveillant et cria à William :

— Continuez votre travail et gagnez au moins votre pain.

William ne parla plus.

— C'est tout-de-même un être humain, dit Jack doucement au soldat. Peut-être qu'un jour il se repentira.

— Tout est possible mais cet homme est corrompu jusqu'à la moëlle. Quand le père Humfrie vient le voir, William l'écoute les yeux baissés et prend des airs soumis et pieux, mais derrière le dos du prêtre il rige et il blasphème. Et il y a quelques jeunes garçons qui aiment la compagnie du vaurien.

— Des enfants ?

— Des enfants de quinze ans, je pense... Ils viennent le trouver ici. Comme vous êtes l'instituteur vous trouverez peut-être l'occasion de les surveiller un peu.

Jack rentra. Le soir il préparait les leçons du

lendemain. Mais il trouvait toujours quelque temps pour aller aider à la ferme. Maître John lui avait dit pourtant que ce n'était pas nécessaire.

Peu à peu de plus grands garçons vinrent à l'école. Jack était d'abord un peu intimidé, mais c'étaient de braves gaillards qui s'intéressaient à l'étude. Jack ne prenait pas des airs autoritaires et les traitait en camarades. L'atmosphère de l'école était agréable et les garçons et les filles allaient raconter chez eux que Jack pourrait bien rester toujours instituteur.

Pourtant un des élèves lui donna un peu de fil à retordre. C'était Ben Stevenson, le fils d'un fermier. Il avait quinze ans mais, étant grand et fort il paraissait plus âgé. Un matin il apporta une souris et la lâcha en classe. Les petits enfants s'effrayèrent et poussèrent des cris. Toute la classe était en déroute. Les grands essayèrent d'attraper la souris parce que les petits avaient tellement peur. Quelques uns étaient montés sur les bancs.

Ben Stevenson riait et son plaisir augmenta quand il fit balancer une banquette sur laquelle se tenaient deux enfants debout. Les enfants tombèrent, l'un d'eux eut le nez tout ensanglanté et se mit à pousser des grands cris.

Jack avait vu la vilaine manœuvre de Ben. Il le saisit, lui donna une bonne gifle de cow-boy et le poussa dans le coin. La souris s'enfuit par un trou du mur les pleurs furent apaisés et l'or-

dre rétabli dans la classe. Ben revint vers sa place..

— Restez dans le coin, dit Jack.

— Parce que vous le dites? Jamais! Vous n'êtes qu'un cow-boy et moi je suis le fils d'un paysan. Vous n'avez rien à me commander.

Quelques moments de silence regnèrent dans la classe. Mais soudain, Vic Rowing, âgé de dix-sept ans, aussi un fils de paysan, se leva, saisit Ben par le collet, le poussa à genoux devant Jack et ordonna:

— Demande pardon!

— Je ne le ferai plus! cria Ben qui avait peur des poings de Vic.

Jack tendit la main au garçon pour le relever.

— Rentre chez toi. Je viendrai parler à ton père.

Ben quitta l'école et Jack continua la leçon.

Après la classe il se dirigea vers la ferme de Stevenson. Il réfléchit sur l'incident. Ben le regardait toujours d'un œil méchant. Que pouvait-il avoir contre lui?

Ben venait de rentrer. Il avait flané toute la journée ! Ce fut Jack qui raconte au père que son fils avait été renvoyé de l'école ; Ben eut une bonne raclée.

— Jack, je vous promets que ce mauvais garnement vous obéira dorénavant.

Et en effet, Ben était devenu plus soumis, mais

Jack lui surprit plus d'une fois d'un regard méchant.

Un après-midi. Jack ayant donné un exercice à écrire faisait le tour de la classe pour contrôler le travail. Il s'arrêta aussi près de Stevenson et vit que son travail était négligé.

— Ben, veux-tu tout effacer et recommencer, fit Jack. Prends ta loque dans ton sac !

Ben ne montra aucun empressement et il rougit jusque derrière les oreilles.

— Vite, Ben fais ce que je te demande, répéta Jack et il ouvrit le sac.

Quelque chose tomba sur le sol avec bruit. C'était une lime. Ben la ramassa furtivement.

— Que fais tu avec cela, demanda Jack. Tu ne t'en sers pas pour te battre, j'espère.

— Mais non ! je devais en acheter une pour mon père.

— Mets la de côté, alors ? Et vite au travail.

Après cet incident Ben recommença son exercice avec plus de zèle et d'attention.

Le lendemain matin une nouvelle vint du fort. William le prisonnier s'était enfui pendant la nuit. Il était parvenu à limer la chaîne qui attachait la boule de fer à sa jambe. Quelqu'un lui avait donc fourni des outils. Qui donc ? Pouvaient-ils avoir confiance en tous les soldats ? Il y avait de rudes gaillards parmi eux.

A l'école aussi on parla de la fuite. Lorsque

Jack l'apprit il pensa de suite à Ben et sa lime. Ben aurait-il donné l'outil à William ? Le soldat lui avait dit un jour que le prisonnier avait des jeunes camarades. Ben était-il un du nombre ?

— C'est probable, pensa Jack. Et William a excité Ben contre moi ; c'est pour cela que ce garçon me portait rancune. Ben a souvent pu parler à William, quand celui-ci était au travail et que le surveillant se trouvait à quelque distance.

Jack ne parla pas de ces soupçons et donna ses leçons comme d'habitude. Il remarque que Ben était agité. A quatre heures il suivit Ben Stevenson chez lui. Près de la ferme il rejoignit le garçon.

— Ben, dit-il c'est toi, qui as donné une lime à William.

Ben rougit de nouveau. Mais d'un ton impertinent il s'écria.

— Vous mentez ! Je ne sais rien de William !

— Tu lui as parlé souvent et William m'a calomnié... Cette lime dans ton sac...

— Ja l'avais achetée pour père dans le magasin.

— J'irai me renseigner.

— Ce ne sont pas vos affaires ! De quoi vous mêlez vous ? Si vous venez à la ferme, je m'en fuis.

— Tu iras chez William sans doute ? N'a-t-il pas demandé que tu ailes avec lui ?

Jack avait pris Ben par le bras pour l'empêcher de prendre la fuite.

— Lâchez-moi. Je ne suis plus un enfant ! s'écria Ben furieux.

— Je ne te lâche pas... Dis moi la vérité ; As-tu aidé William ?

— Que sais-je de William !

Ben lutta pour se délivrer. Il donna des coups de pied à Jack mais celui-ci le tenait d'une main ferme et il le traîna jusqu'à la ferme.

A la ferme on devait déjà avoir remarqué quelque chose, car le père s'approcha en hâte.

— Qu'y a-t-il, donc ? demanda-t-il effrayé.

Ben se calma, car il avait très peur de son père.

Jack fit part de ses soupçons et maître Stevenson parut très agité.

— Ben, devais-tu acheter une lime pour moi ? dit-il. Quel vilain mensonge ! Dis immédiatement la vérité. As-tu aidé William ?

— William était innocent...

— Ah ! tu lui as donné l'outil ?

— Oui..., j'avais pitié de lui.

— Pitié. Tu n'avais pitié de ce traître, un homme qui montrait le chemin aux Indiens pour venir nous voler, et nous tuer!... Et à présent ce coquin pourra recommencer. Et ce sera ta faute. Oh ! C'est horrible !

— Je crains que William n'ait demandé à vo-

tre fils de le suivre, il voulait déjà s'évader. Maître Stevenson vous devez tout savoir.

— Mais je ne veux pas suivre William ! affirma le garçon.

— Est-ce qu'il l'a demandé ? Dis-nous la vérité ! insista le paysan.

— Oui... mais je devrais prendre tout l'argent de ma tirelire... je ne veux pas.

— Et où devais-tu trouver William ?

— Derrière le Lewishill, près de la rivière, avoua Ben.

— Quand ?

— Ce soir... Mais, je n'avais plus l'intention d'y aller.

— Maintenant nous savons, où nous pouvons arrêter le fugitif, dit Jack.

— Venez avec moi, Jack. Nous devons causer ensemble.

Ben fut enfermé par son père.

Puis Stevenson et le cow-boy délibérèrent sur les mesures à prendre.

— Je suis convaincu que William se joindra de nouveau aux Indiens, dit Jack. Ce sont ses anciens amis et il les poussera à venir piller ici. Il couvait une haine farouche contre les hommes du fort et les paysans.

— Pourtant il fut grâcié après avoir été condamné à mort !

— Il a un mauvais fond. Il s'agit maintenant de

l'arrêter. Il se cache donc derrière le Lewishill. J'irai voir l'officier du fort et demander que quelques soldats viennent avec moi.

— Oui, l'officier doit être averti. Mais que fera-t-il de mon fils.

— Rien! Je vous assure. Dans le fort Ben est sous mes ordres ; c'est mon droit comme instituteur et je crois connaître un moyen de ramener Ben sur le bon chemin. Je ne serai pas dur, envers lui et les autres élèves ne sauront jamais ce qui est arrivé.

— Oh! Jack, si c'était possible!

Oui, oui..., Ben a subi une mauvaise influence, mais n'est pas perdu.

Quelques moments encore, Stevenson et le cow-boy causèrent ensemble.

Quand Jack repartit pour le fort le soir descendait déjà sur la prairie.

### III.

Jack se rendit avec trois soldats au Lewishill. Une profonde obscurité régnait. Ben avait dit qu'il devait révéler sa présence en agitant une petite lanterne. Ainsi William pouvait venir à sa rencontre.

Soudain ils virent eux-mêmes des signaux.

— Que signifie cela? demanda un des soldats.

— Oh! je le sais, dit le camarade de Jack.

Il était un coureur des bois qui faisait des commissions pour les paysans, allait d'un fort à l'autre et s'occupait surtout d'épier et de dépister les Indiens. On l'appelait l'Aigle.

— Ce sont des signaux de William aux Indiens qui sont sur l'autre rive de la rivière. Ce coquin a toutes les ruses et il a choisi cette colline pour avoir un large coup d'œil sur les environs.

» Attendons un moment et observons.

La petite troupe se blottit dans une enfractuosité de rocher; à travers une fente ils pouvaient observer la rivière.

Leur patience ne fut pas longtemps mise à l'épreuve... Sur la rive opposée ils virent des signaux lumineux.

Aigle regarda attentivement.

— Ils enverront du secours. C'est ce que les signaux font comprendre.

— Alors il est grand temps d'aller nous emparer de William, pensa Jack.

— Oui, le traître ne doit pas nous échapper. Nous savons déjà à peu près où il se cache. Il s'est trahi par les signaux.

— J'ai une lanterne ici, si je l'agite comme l'aurait dû faire Ben Stevenson, William tombera

dans le piège, prétendait Jack. Mais Aigle le retint dans son empressement.

— Un peu de patience. Approchons encore un peu. Qui sait ce que nous découvrirons encore. Les Indiens ne se presseront pas tellement... Je pense même qu'ils ne viendront que demain ma'in car la nuit la traversée de la rivière est très dangereuse à cause de nombreux écueils. Les hommes avancèrent à pas de loup. Aigle qui connaissait tous ces endroits allait devant. Jack l'avait rencontré près du fort et lui avait demandé de les guider dans l'expédition.

— Je suis d'avis que l'officier devrait emprisonner ce vilain gamin, dit un des soldats.

— Ben n'est qu'un enfant, et doit être guidé. Je m'en occuperai; dit Jack. Je vous prie de ne rien rapporter aux autres, sinon nous lui ferions une mauvaise réputation et ce serait injuste.

— Il faut déraciner le mal.

— Laissez-moi faire... ce n'est pas en prison mais chez moi à l'école que je pourrai lui faire voir ses torts :

— Tu as parfaitement raison, acquiera Aigle, mais soyons silencieux maintenant car nous ne sommes pas loin de la cachette de William.

Tout à coup Aigle s'arrêta et dit :

— Ils parlent... William n'est pas seul.

Ils entendirent en effet des voix en s'appro-

chant de quelques pas ils distinguèrent les paroles et Jack chuchota :

— C'est William qui parle .

Ils entendirent que le fuyard parlait du fort.

— Je les hais tous Demain je mettrai le feu à quelques fermes le soir quand les paysans dormiront. Je commencerai par celle de John Butler et j'espère que son cow-boy Jack tombera entre mes mains. On en a fait un instituteur maintenant mais bientôt sa face arrogante ornera une des branches de ces arbres. Ce traître m'a sauvé un jour de la corde, mais ce n'était que pour pouvoir se moquer de moi, quand j'étais aux travaux forcés.

Les Indiens viendront demain, nous nous tiendrons cachés dans la caverne pendant toute la journée mais au soir vous verrez les beaux feux qui s'allumeront ! Et de Ben Stevenson je ferai un fameux brigand pour qu'il m'aide à tourmenter les paysans. Je déclare la guerre à Clark tout entier!

— Je suis des vôtres. L'officier du fort m'a fait donner une raclée hier parce que j'avais pris un morceau de viande dans la cuisine. Je ne l'oublierai jamais.

Si cet écolier ne vous avait pas délivré, moi je l'aurais fait. Quelle chance que nous, nous soyons rencontrés dans la forêt.

Les soldats comprirent immédiatement que le

compagnon de William : était Black, un soldat qui avait causé beaucoup d'ennuis.

William continua à donner libre cours à ses sentiments de haine et de vengeance.

Aigle fit reculer la troupe.

— Jack, agite maintenant la lanterne, comme Ben aurait du le faire. William viendra vers toi et nous le saisirons, avant qu'il ne soit près de toi.

Jack s'éloigna vers un endroit plus élevé, et sortit une petite lanterne de dessous son paletot.

Il pensa à Ben qui avait tout raconté à son père et qui avait été arraché du bord du précipice. Ah! William avait voulu en faire un brigand ! Ben avait donc échappé à une vie misérable!

Jack agita la lanterne. Son cœur palpétait ; dans sa main droite il serrait un gourdin. William pourrait faire un détour pour l'atteindre et alors ce serait une lutte à mort. Il se réalisait encore mieux à présent combien William le haïssait.

Mais bientôt des cris retentirent, la voix d'Aigle appela.

— Jack, viens, nous les tenons ! William et Black avaient été rapidement saisis et étaient couchés sur le sol, pieds et mains liés. William hurlait de rage.

— Ah! maudit cow-boy, tu m'as encore vaincu.

Black prétendait n'avoir rien fait de mal et suppliait pour qu'on lui laissât sauvé la vie. Mais

les deux gaillards furent menés au fort et l'officier fut mis au courant des attaques, que William avait projetées.

Les prisonniers, solidement enchaînés, furent enfermés dans une cellule. Le lendemain matin le prêtre fit la classe, car Jack devait être au Lewis-hill. Il se cacha dans la caverne avec Aigle, l'officier et beaucoup de soldats. Le jour pointait à peine lorsqu'une pirogue montée par des Indiens traversa la large rivière.

— Voilà les compagnons de William. Qu'ils approchent ! Nous allons leur souhaiter la bienvenue à notre façon.

Ce sont ceux du Sharonees, des types dangereux !

La pirogue avançait rapidement. Lorsqu'elle eut atteint la rive, les soldats firent feu. Les Indiens furent vivement effrayés, et ils examinaient la rive. Ils n'aperçurent pas la petite troupe, cachée derrière un rocher, mais lancèrent des flèches dans la direction d'où venaient les balles. Une nouvelle salve éclata. Les blancs virent que plusieurs Peaux-rouges tombaient. Puis ce fut un spectacle horrible et cruel : les Indiens semblaient de disputer entr'eux, ils jetèrent trois hommes de leur propre compagnie à l'eau. Les autres remontèrent dans la pirogue et s'en retournèrent vers l'autre rive.

L'officier vit un Indien émerger de l'eau et se hisser sur la rive.

— Feu sur lui ! cria l'officier.

— Non, ce n'est pas loyal ! dit Jack immédiatement. Il est prisonnier de guerre et ce serait un meurtre que de le tuer. Nous devons le mener au fort. C'est nous qui devons donner aux Indiens l'exemple de la justice.

On se moqua un peu des scrupules de Jack mais l'officier lui donna raison.

Le cow-boy remarqua que l'Indien était blessé à l'épaule et l'aida à monter la falaise. Par gestes le Peau-rouge implorait la pitié ; Jack lui fit amicalement signe de la tête car il était convaincu qu'en donnant l'exemple de la justice et de la charité, les blancs finiraient par gagner l'estime des Indiens.

On emmena le blessé au fort et Jack retourna à l'école.

Ce soir-là à la ferme, il avait bien des choses à raconter ; Betty aussi l'écouta et leva vers lui des yeux pleins d'admiration.

#### IV.

Ben était revenu à l'école. Les autres élèves ne savaient pas ce qu'il avait fait. Son père lui avait infligé une forte punition et lui avait dit :

— Tu aurais fait quelques mois de prison si votre instituteur Jack n'avait parlé pour ta défense. Nous espérons que tu te rends compte du danger auquel tu as échappé.

Trois jours après les incidents du Lewishill, l'officier du fort vint, demander à Jack de siéger au tribunal qui jugerait William et Black. Le tribunal était généralement composé de quelques personnes compétentes de la colonie. Des lois fixes n'y étaient pas encore établies.

Quand Jack arriva au tribunal il y trouvait déjà l'officier, le prêtre, Jim Butler, le frère de son maître et deux autres fermiers.

On jugea d'abord William.

Aux questions qui lui furent posées il répondit qu'il avait fait des signaux aux Indiens pour fuir avec eux.

— Pourtant vous avez dit à Black que vous iriez mettre le feu à quelques fermes.

Aigle et les soldats répétèrent ce qu'ils avaient entendu. Mais le prisonnier nia tout. Les délibérations furent longues et difficiles.

L'officier dit :

— William a eu le temps et l'occasion de changer de conduite mais il est devenu pire. Je crois que nous devons lui infliger la peine de mort. C'est une fripouille. Si nous ne l'avions pas découvert dans la caverne plusieurs de nos fermes seraient réduites en cendres et qui sait combien de nos paysans, de nos femmes, de nos enfants, auraient été tués.

— La peine de mort est si cruelle, dit le prêtre. Demandons qu'il soit transporté vers la ville et enfermé dans un grand prison d'où il lui sera impossible de s'évader. Un jour il aura peut-être des remords.

Jacq approuva le prêtre. Mais l'officier secoua la tête.

— Nous avons déjà une fois accordé la vie à William. Cela n'a servi à rien. S'il nous échappe encore une fois il se fera capitaine d'une bande de brigands.

On vôtâ; la majorité déciderait du sort de William. Sauf Jack et le prêtre tous votèrent pour la peine de mort. On appela William pour lui faire entendre la sentence.

— Bah! Faites ce que vous voulez. J'aurais voulu vivre rien que pour étrangler celui-là En

disant cela le jeune homme corrompu désigna Jack.

— Jack vous aurait encore accordé la vie!

— Hypocrisie! William rageait mais fut emmené par les soldats. Le soldat Black était condamné aux travaux forcés pour deux ans.



Deux jours plus tard, William fut pendu dans le fort. Beaucoup de gens allèrent regarder mais Jack ne voulut pas le voir. Le Père Humfrie lui

raconta qui le condamné s'était repenti au dernier moment.

Le même jour, Ben Stevenson s'attardait dans la classe après que les autres enfants furent partis. Quand il fut seul avec Jack il se mit à pleurer et dit en sanglotant :

— Pardonnez-moi. Je veux faire mon possible pour être obéissant et honnête. Oh, Je vois maintenant quel homme misérable William aurait fait de moi.

Jack parla simplement et cordialement au jeune homme et celui-ci sentit qu'il avait trouvé un ami en son instituteur.

A la ferme de John Butler l'Indien blessé fut charitablement soigné par Betty. Jack aussi venait rendre visite au malade. Celui-ci tâchait souvent d'exprimer sa reconnaissance mais un beau matin il avait disparu, il avait pris la fuite.

— On doit toujours se méfier de ces gaillards, murmura maître John. Il reviendra probablement pour piller puisqu'à présent il connaît le chemin et la maison.

— Il a vu que les Chrétiens rendent le bien pour le mal, répliqua Jack.

L'hiver s'écoula sans grands évènements.

Lorsque le printemps approcha, le père Humfrie dit à Jack :

— Vous devriez rester instituteur.

— Non, je retourne à la ferme et j'espère que

le nouvel instituteur me délivrera bientôt.

Celui-ci arriva sans tarder et deux jours plus tard Jack se rendit chez John Butler.

— Maître, je suis de nouveau cow-boy et je reprends le travail.

— Non, mon garçon, j'ai un autre projet. Tes terres sont jalonnées, nous te donnerons un coup de main pour construire ta maison, ta grange et ton écurie. Tu sera fermier toi-même. Je te donne le bétail.

Jack entendit cette nouvelle avec grande joie. Les paysans reconnaissants de l'instruction que leurs enfants avaient reçu durant l'hiver voulaient tous aider l'ancien cow-boy. L'un donna une charrue, un autre des bêches et des herses, Maître Stevenson lui donna une grande charette. John Butler donna le bétail. Et ainsi Jack devint fermier.

Sa sœur Maud vint habiter avec lui.

---

Un jour des Indiens chevauchaient par la plaine. L'un d'eux portait le drapeau américain en symbole de paix et d'amitié. Les paysans accoururent et Jack reconnût dans le porte-drapeau l'Indien qui avait été soigné à la ferme. Cet homme vint conclure un pacte. Sa tribu voulait fréquenter paisiblement les blancs, faire le com-

merce avec eux et défendre les paysans contre la violence d'autres Indiens. Ils avaient été touchés et vaincus par la charité chrétienne.

C'était un grand et joyeux événement; comme tous désiraient la paix, le pacte fut conclu. Dorénavant les Indiens vinrent en amis et en commerçants .

Jack travailla dur et devint un bon fermier et deux ans plus tard il se maria avec Betty Butler.

Ben Stevenson resta un de ses meilleurs amis.

Beaucoup d'années passèrent et la petite colonie devint un grand village. C'est Jack, l'ancien cow-boy, qui en fut nommé le premier bourgmestre car son honnêteté et son intégrité étaient connues de tous les habitants.

---